

Casa Conti

ALINE VALANGIN

Trop fatiguée pour dormir, elle passait des nuits entières dans son lit, le souffle court et le cœur battant, à écouter les bruits de la vieille maison, sursautant toujours. Les heures s'égrenaient au vieux clocher, elles carillonnaient avec fracas, agaçantes, puis enfin les cloches sonnaient les matines. Le tintement retentissait durement dans la chambre et dans son cœur, la réveillait en sursaut, lui apprenant avec douleur que l'état de somnolence avait tout de même été plus confortable.

Un matin, elle se leva de fort mauvaise humeur, la nuit avait encore été difficile. Elle en avait assez d'attendre le sommeil et elle se levait maintenant, sortant doucement dans le jardin. Le soleil était encore dissimulé derrière les montagnes. Il dardait ses rayons d'or sur le versant opposé, qui rougeoyait. Les hirondelles filaient, sifflantes, au-dessus de sa tête.

Elle fit quelques pas entre les plates-bandes, prenant l'allée centrale. Tout était brillant de rosée. Des brins d'herbes rêches et mouillés caressaient ses orteils nus. La fraîcheur la revigorait. Elle fit sans y penser quelques tourniquets avec les bras et força le pas.

Devant la glycine elle s'immobilisa, stupéfaite. Le vieux tronc était chargé sur toute sa hauteur de grappes d'un violet clair; elles embaumaient tellement qu'Alba ne put s'empêcher d'enfourer son visage dans ce duvet de pétales, d'y presser ses lèvres. Elle goûtait la soie vibrante de chacune des fleurs, l'ensemble mousseux et luxuriant qu'elles formaient, son nez, ses yeux s'y enfouissaient plus profondément, et en cet instant, elle sut: le jardin l'avait conquise. Elle continua, pleine d'entrain, dansant de la glycine au lilas blanc, aux iris violacés et jusqu'aux espaliers où les abeilles zélées s'affairaient déjà autour des fleurs de pommier, puis, revenant de la cabane de jardin enserrée de chèvrefoilles, elle s'arrêta devant le potager dont elle contempla la précoce exubérance.

Elle admirait sans bouger. Éblouie par le nuancier de verts des légumes, du jaune clair de la jeune salade au vert vif, croquant, des jeunes pousses de petits pois, en passant par le velouté du persil, le mat de la rhubarbe dodue. Ils s'étaient en bandes mouchetées, vert sur vert, et en plissant les yeux, il lui semblait avoir devant elle un précieux tapis de verdure.

Une envie la secoua. Elle voulait se confronter à ce vert. Ne pas se contenter des yeux pour le savourer, mais le sentir aussi dans ses mains, l'empoigner, le goûter, et pas seulement dans le jardin, mais dans sa chambre aussi. Elle voulait le tisser. Voilà longtemps qu'elle voulait tisser à nouveau, mais sans avoir pu s'y mettre. À présent, le désir se faisait presque violent. Tisser, jardiner, tout ensemble. Faire, faire! Elle était transformée. Les pensées nocturnes se firent moins lourdes, moins impératives. Elles quittaient doucement son for intérieur, s'estompaient, telles les brumes nocturnes que le soleil aspire quand il perce par-dessus le sommet.

Dès lors, Alba se levait avec les matines chaque jour de beau temps, et descendait au jardin. Elle arrachait les mauvaises herbes entre les plants de légumes, une occupation que Peppa lui cédait de bon cœur, retournait les parterres, les arrangeait, semait, plantait, arrosait. Cela faisait longtemps qu'elle n'avait plus touché la terre. Dans son fastueux jardin de Milan, il n'y avait pas de terre. Gracieusement alambiqués, les massifs étaient plantés de buissons florissants et semés de pierres colorées, les chemins revêtus de fins graviers. Il n'y avait pas de terre. Et puis le jardinier lui défendait de toucher quoi que ce fût, bien trop inconvenant pour une *signora*. À peine si elle pouvait parfois cueillir un citron sur l'un des arbustes. Elle avait oublié jusqu'à la sensation de la terre sous les doigts: terre grumeleuse, souple, boueuse, grasse. Oublié le parfum de la terre: sèche, humide, mêlée à la mousse, aux touffes d'herbe arrachées, séchées par le soleil, senteur de sable, de boules de purin à moitié putréfiées. Elle se penchait, s'abandonnant toute à cette humilité, et son dos pouvait bien être endolori, elle ne s'arrêtait plus avant que le soleil fût haut dans le ciel, ses rayons perçants à travers la robe légère.

Alors Alba se redressait, plongeait ses mains brûlantes dans la fontaine pour les y laver, laver aussi les légumes qu'elle avait cueillis en passant, et elle rentrait dans la maison. Elle aimait à s'arrêter un instant sur le palier, les narines gonflées de l'odeur du café, mêlée à l'odeur familière de l'entrée qui lui parvenait dans toute sa fraîcheur. Elle voyait la cuisine

par la porte entrouverte. Le mouvement tranquille et zélé de la bonne, ses gestes, toujours les mêmes, sans hâte, déterminés, sûrs et humbles; la présence silencieuse du père qui à cette heure-ci lisait son journal, tenant dans sa main libre une tapette à mouche, dont il fouettait l'air, avec calme, comme on manie une rame: tout cela, la chaleur d'un foyer, d'un chez soi.

Après le petit-déjeuner, elle commençait à couper menu les légumes pour le minestrone quotidien. Souvent Giulio l'aidait. Il le faisait avec soin et précision, coupant chaque légume comme il convenait, en fines lamelles, en dés ou en rondelles. Alba observait ses mains brunes, flétries maintenant, aussi familières que ses propres mains qui leur ressemblaient beaucoup, et en elle montait une vague d'affection à l'égard du vieil homme. Giulio aussi, la tête baissée, regardait les mains fines de sa fille, et avec leurs ongles carrés et non plus vernis de rouge, il lui semblait qu'elles étaient bien pareilles aux siennes. Et en lui aussi cette découverte éveillait une joie tranquille.

Une heure paisible passait ainsi, lente, hors du temps, simple réceptacle de leur sage occupation, après quoi Alba montait dans sa chambre. Elle avait prié le frère d'Assunta, le menuisier, de réparer son métier à tisser, celui-là même qui l'avait aidée jadis à endurer la longue attente et les craintes que lui causait Vito. Le mécanisme était faussé, mais l'homme plein d'adresse tourna, pressa, tira jusqu'à ce qu'Alba puisse s'y atteler. Très vite, elle avait retrouvé les gestes, tirant la chaîne, la tendant si bien sur l'ensouple que les fils, lorsqu'elle les pinçait, émettaient un son sourd, telle une harpe délicate. Elle choisit comme motif un taillis de feuilles vertes dans le style des anciennes tapisseries de verdure, mais au lieu du feuillage et des plantes exotiques, elle décida de représenter des légumes et des salades. Pourquoi pas? Elle se mit à l'ouvrage pleine d'ardeur, retrouvant avec joie le charme envoûtant qui émanait de cette tâche simple. La chaîne brillante qui s'ouvre pour la foulée et se referme en glissant vers l'arrière, afin d'accueillir et de maintenir les touches de couleur, pour permettre à la forme d'émerger, fil à fil, de se détacher du fond jusqu'à se révéler dans toute sa structure; l'agilité des doigts travailleurs, qui touchent, attrapent, tirent et poussent; tandis que les pensées, elles, se promènent, allant et venant, venant et allant, et, tels les brins de laine dans la chaîne, finissent par créer une image.

Ainsi Vito l'avait-il renvoyée chez elle! Avait-il voulu lui épargner la honte: la vente de leur maison, la vue de tous ces étrangers qui l'arpenteraient l'œil curieux, effleuraient les meubles, ouvriraient les tiroirs, fouillant, fouinant; l'adieu aux babioles aimées; l'énervement, la douleur et le deuil de tout ce qu'il s'agissait de laisser partir? Ou avait-il simplement souhaité l'éloigner de lui? Il avait une aventure, elle le savait. Était-elle trop méfiante? C'était l'expérience, amère, qui l'avait rendue méfiante. Vito s'était moqué d'elle chaque fois qu'elle lui avait reproché son infidélité, assurant que la femme avec laquelle il passait un peu de bon temps ne comptait pas pour lui. Elle seule comptait, elle devait le comprendre. Et elle s'efforçait de comprendre cette blessure, sans parvenir à se faire entrer, ni dans la tête, ni dans le cœur, ni dans les sens, qu'un tel à-côté, un tel aussi-bien, puisse être bon d'aucune façon. Évidemment, elle n'était qu'une humble paysanne, elle en était encore à croire que mari et femme devaient tenir bon, vaille que vaille, unis tout au long de leur bonne et longue vie. Elle défendait cette croyance, se battait pour elle et en souffrait tout autant, jusqu'à ce qu'elle aussi se mette finalement à douter du bien-fondé de cette fidélité. C'était pendant ses séjours au bord de la mer qu'elle avait commencé à douter.

(...)

Quand Alba émergeait de ses cheminements intérieurs et se réveillait devant sa tapisserie, elle s'étonnait de la belle avancée. Ses doigts travaillaient seuls. Le potager de verdure grandissait. Il se composait peu à peu, bien proportionné, ses formes étaient belles et précises. Lentement, il s'accomplissait. Elle étirait ses bras douloureux, secouait ses épaules et se levait. Le soleil lançait par la fenêtre ses rayons obliques, il était l'heure d'arroser les fleurs. Alors elle traînait un arrosoir après l'autre jusqu'aux parterres, déversant leur contenu en une douche vaporeuse. L'eau bruissait sur les feuilles, bientôt engloutie par la terre avide, et les plantes relevaient leur tête, fraîches à nouveau.

Le soir venu, Alba était complètement fourbue. Elle s'enfonçait dans son lit avec un bien-être qu'elle n'avait plus connu depuis longtemps. C'était donc ainsi qu'on savourait le repos après le labeur. Et elle soignait ce plaisir, le prolongeait, s'étirant et se prélassant dans les coussins, avant de s'endormir comme une enfant.

Extrait de Casa Conti, choisi et traduit de l'allemand par Camille Luscher.

biblio

Dort an der Grenze

Limmat, 2023

Die Bargada

Limmat 2022

Casa Conti

Limmat 2022



LIMMAT VERLAG

bio

ALINE VALANGIN (1889-1986) naît à Vevey et grandit à Berne. Elle suit une formation de pianiste au Conservatoire de Lausanne dès 1904, avant de s'installer en tant que professeure de piano et traductrice à Zurich en 1915. Avec le juriste Wladimir Rosenbaum, qu'elle épouse en 1917, elle vit une union très libre et créative. Dans leur maison zurichoise, puis, dès les années trente, dans leur Castello della Barca qu'ils acquièrent au Tessin, ils accueillent les artistes de l'avant-garde, tout en s'engageant contre le national-socialisme et l'antisémitisme. Poète, romancière, nouvelliste, elle écrit en français (des poèmes) et en allemand. Le Val Onsernone devient le théâtre de plusieurs de ses récits, dont *La Bargada* et *Dorf an der Grenze* («Le village à la frontière»), que les éditions Limmat viennent de rééditer. *Casa Conti*, qui paraît pour la première fois en 1944, raconte le retour d'une femme dans son village natal, et sa lutte pour s'émanciper et affirmer son indépendance après la débâcle de son mariage avec Vito.

CAMILLE LUSCHER vit à Genève d'où elle traduit pour diverses maisons d'édition ou revues des romans, de la poésie, du théâtre et de la littérature jeunesse. En parallèle, elle travaille au sein du Centre de traduction littéraire de Lausanne. Elle a reçu une bourse culturelle 2021 de la Fondation Leenaards, pour ses projets de traduction. Début 2023 est paru sa traduction du *Grand Enfouissement*, d'Annette Hug, dans la collection Domaine allemand, qu'elle dirige aux Editions Zoé. Elle livre un texte éclairant sur sa traduction d'Aline Valangin, à découvrir sur notre site. CLR

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un-e auteur-e suisse ou résidant en Suisse, ou une traduction inédite d'un-e traducteur-trice de Suisse. Voir www.lecourrier.ch/auteursCH Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève, de la Fondation Cœrtli, de la Fondation Pittard de l'Andelyn et de l'Association [ch]litterature.ch.